

Vierge blonde, qui se réjouira de ta modestie, de ta prudence, de ta vertu, qui t'assistera dans le choix d'un époux ? Tu mère.

Et quand la mort aura fermé ma paupière, quand tu n'auras plus que mon souvenir qui viendra quelquefois, sous l'ombrage d'un saule pleureur, prier sur ma tombe, ne sera-ce pas toi, hélas ! ma fille...

Pauvre petite, pourquoi pensé-je ainsi ; dans ce monde, tu n'as plus de mère — je suis une ombre à laquelle Dieu permet quelquefois de venir te bercer dans les bras de ton père. — Et les âmes bienheureuses ne demeurent pas toujours dans le ciel. Elles descendent souvent sur la terre, pour connaître la pensée et les actions des hommes.

Mais chut, ne faisons point de bruit, de peur de causer ton réveil. Aimable enfant, dors en paix, et moi je remonte vers les célestes lambris, pour demander à Dieu de te bénir encore.

CHS. LÉVESQUE.

Berthier.

Ma Blanchisseuse.

C'est une grande brune, aux yeux noirs, à la taille élancée, un peu maigre peut-être, mais elle est véritablement jolie, quoique mon portier, qui n'est pas toujours poli, l'ait baptisée un jour, dans un moment de mauvaise humeur, sans doute, du nom de *Girafe*.

Cela tient à un petit détail de ménage qu'il est bon de vous expliquer : Madame Guillochin (ainsi se nomme ma portière) est blanchisseuse, elle aussi, et malgré les instances de son époux, je n'ai pas cru devoir augmenter la clientèle de sa femme, car madame Guillochin n'a que des clients qui la payent, fort bien c'est-à-dire, chèrement, et qu'elle blanchit fort mal.

Je m'adressai donc à un étudiant en droit de mes amis, et le priai de m'envoyer madame Charles sa blanchisseuse, dont il m'avait fait l'éloge à propos d'une chemise parfaitement plissée.

— Madame Charles, me dit-il quand je parlai de lui donner ma pratique, est recommandable à plus d'un titre.

— Comment ?

— Elle est jolie...

— Peu m'importe !... Qu'elle sache *empeser* une cravate, un faux-col, *froncer* un jabot, *plisser* une chemise, *repasser* un mouchoir, c'est tout ce que je lui demande.

— Oh ! pour cela, tu n'auras pas de reproches à lui faire.

Et en effet, depuis le jour où mon ami me parla ainsi de madame Charles, voilà deux mois qu'elle me blanchit, et je puis bien attester que madame Charles n'a pas son égale à Paris pour la netteté du blanchissage et la légèreté du coup de fer. Il n'y a qu'une madame Charles dans la France, dans l'Europe, dans le monde entier pour blanchir et repasser ainsi.... Et dire que cette femme-là n'a point de médailles !... On a décoré des inventeurs de sirops, des botliers, des apothicaires, des épiciers.... Quand viendra donc le tour des blanchisseuses ?

Je vous recommande la mienne à la prochaine distribution de croix, médailles ou autres distinctions de la même espèce.

Mais la nature qui nous a tous traités en bonne mère quoiqu'on en dise, et qui n'a rien voulu faire de parfait pour ne point engendrer de jalousie parmi ses enfants a gratifié madame Charles d'un bien grand défaut se'on moi, de l'inexactitude.

Et convenez que si la nature en cela a agi dans l'intérêt des blanchisseuses qui n'ont pas le talent de la mienne, j'ai le droit de me

plaindre de la nature qui ne m'a pas permis de mettre dimanche dernier, selon mon désir, un pantalon de *nankin* que ma blanchisseuse devait me rapporter, le matin.... C'est une terrible chose que l'inexactitude chez une blanchisseuse.

Force me fut donc ce jour-là, malgré la chaleur, de revêtir encore le costume d'hiver, je n'eus pas même la consolation de pouvoir mettre un gilet blanc, car madame Charles ne me renvoya ni mon pantalon, ni mon gilet, pas même un faux-col (à propos de cela, voilà quinze jours qu'elle me garde deux douzaines de faux-cols.)

Contrarié que j'étais déjà par cet oubli, et malpropre en quelque sorte par nécessité, je ne pouvais pas décemment me montrer aux Tuileries, m'asseoir à Gand ou au Palais-Royal : je n'avais que la ressource de rester chez moi ou d'aller m'enfermer dans un cabinet littéraire....

Mais ne passai-je quand tout le monde est dehors, rester enfermé quand il fait beau temps !... Et s'être promis la veille d'aller à la campagne !... A la campagne, par un beau jour de mai !...

— Je n'en aurai pas le démenti. D'ailleurs, je suis Parisien, c'est-à-dire flâneur, routinier, badaud ; ce que je vois faire aux autres, je le fais ; je cours aux émeutes. Et cinq minutes après j'étais monté dans un cabriolet de place.

— Où allons-nous, mon maître ?

— A la barrière.

— Laquelle, mon maître ?

— Celle que vous voudrez.

— Suffit, mon maître.

Le cabriolet s'arrêta, je payai le cocher et descendis.

Je n'examinai pas en quel endroit il m'avait conduit, je voulais sortir de Paris ; j'avais devant les yeux la barrière et la douane, c'était l'essentiel pour moi ; je passai outre et je marchai quelques heures au hasard, me figurant que j'étais à la campagne, jusqu'à ce qu'un appétit dévorant que j'attribuai à l'air vif qu'on respire... hors barrière, me forçât à revenir sur mes pas et à chercher un marchand de vins où je pusse me restaurer.

Je fus plus heureux que je ne l'espérais : je dînai à l'*Ile d'Amour*.

Je dépensai douze francs... Mais hah !... je ne dîne pas tous les jours à l'*Ile d'Amour*. Et puis trouve-t-on ailleurs le plaisir du bal en sortant de table ?

Je voulais jouir des bénéfices que l'établissement m'offrait en ma qualité de consommateur, et je me dirigeai du côté de la danse, guidé par le bruit de violons et une clarinette dont la voix aiguë et criarde dominait tout l'orchestre : j'allais là, non pas pour être acteur, mais bien spectateur.

Le rôle de spectateur me semblait le plus agréable à jouer en cette circonstance, et en effet, que de sujets piquants d'observation pour l'œil attentif et curieux, indiscret même quelquefois dans cette salle de bal, au toit de feuillage, au parquet de sable, où se rue avec abandon et gaieté cette jeunesse, filles ou garçons, à l'allure libre et franche, qu'un jour, qu'un instant de plaisir console et délasse de six grands jours de travail, de peine et de misère peut-être.

Dieu fit le dimanche pour les grisettes et les commis-marchands.

Comme j'allais examiner ce qu'il y avait de petits pieds dans tous ceux qui foulaient le sol du salon de dansa en plein air, voilà qu'au milieu de toutes ces jambes qui se pressent, se heurtent et s'entrechoquent dans le désordre de *chassez-croisez-huit*, j'aperçus

mon pantalon de nankin, que madame Charles n'avait pu me rendre le matin.

Je reconnus parbleu bien mon pantalon, à sa forme, à sa coupe, aux sous-pieds qui y sont attachés !

— Eh ! me dis-je, nous ne sommes plus au temps des miracles, mon pantalon ne marche pas, ne danse pas tout seul, et comment se fait-il que je le vois figurer dans un *chassez-croisez-huit*.

Je cherchai celui qui faisait ainsi, sans ma permission, danser mon pantalon ; je le vis de loin assis auprès d'une dame en chapeau et causant avec elle.

Le misérable ! il ne s'était pas contenté de mettre mon pantalon, mais chemise, gilet, bas, cravate, faux-col, tout ce qu'il avait sur lui enfin m'appartenait, et je doutais déjà que son chapeau, ses souliers, son habit fussent à lui.

Furieux, je m'élançai vers lui et j'allais le traiter de voleur, sans égard pour la dame qui m'accompagnait, quand celle-ci me salua en me nommant. . .

C'était ma blanchisseuse ! ! !

— Madame Charles. . . m'écriai-je !

Je ne savais en quels termes m'exprimer, comment qualifier sa conduite. Je me contentai de lui désigner d'un regard courroucé le porteur de mon linge.

— Savez-vous que c'est infâme, ajoutai-je !

— An ! monsieur, reprit-elle, vous vous trompez. C'est *mon mari* !

Madame Charles se croyait ainsi justifiée : son mari m'avait mieux compris, car il se leva et s'approcha de moi :

— Monsieur, me dit-il tout bas, ne faites pas de scandale ; demain je vous renverrai votre habit.

— Non pas, mais mon chapeau, mes souliers ?

Ma blanchisseuse me regarda et se mordit les lèvres : j'aurais pu déshabiller son mari.

L. D.

Les Femmes.

Aux temps les plus féconds en Phryniés, en Laïs Plus d'une Pénélope honora son pays. BOILLAN

On connaît ces intrépides louangeurs du temps passé, qui méprisent autant leurs neveux qu'ils affectent d'estimer leurs ancêtres. Dès qu'ils remontent aux siècles reculés, tout est gloire, force, courage ; descendent-ils jusqu'à nous, ils ne trouvent que honte, faiblesse, pusillanimité. Dans les révolutions, ils ne voient que du sang ; dans les changements de dynasties, calamités ; dans l'élan de la jeunesse, folie. Autrefois, s'écrient-ils, les enfans soulevaient des rochers, les hommes étaient tous des Hercules, et c'est lorsqu'on se perd dans la nuit des temps que l'on découvre aux plantes plus de sève, aux femmes plus de vertus....

Et ici je les arrête, car je ne puis sans répondre entendre médire des femmes de nos jours. Armé de la *Revue Britannique*, où le livre aujourd'hui fort rare de Geoffroy-Landry se trouve analysé avec soin, je leur donne un démenti formel.

Geoffroy-Landry, gentilhomme argovin, vivait au quatorzième siècle : il tenait à la réputation de ses filles, et composa pour elles un traité destiné à les prémunir contre les vices du temps où elles étaient nées. Grâce à ce précieux bouquin, nous connaissons les femmes de cette époque comme si nous les voyions, et nous pouvons facilement détruire l'échafaudage bâti par ces apologistes effrénés des générations passées.

Et d'abord il ne faut point croire à ces mai-